

HÉLÈNE,
SON T-SHIRT VERT POMME

Cristina Funes-Noppen

Hélène,
son t-shirt vert pomme

Roman

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2019

Pour tout contact :
Éditions Persée – 27 allée des 5 Continents –
ZA du Chêne Ferré – 44120 Vertou
www.editions-persee.fr

PRÉFACE

Préfacier un livre de Cristina Funes-Noppen est un plaisir, mais aussi un défi à relever, tant cette femme éclectique est hors du commun.

Fille d'un diplomate belge et d'une artiste peintre italienne, Cristina Funes-Noppen embrassa très jeune la même carrière que son père, exerçant ses fonctions diplomatiques dans de nombreux pays, sur presque tous les continents.

De ses rencontres privilégiées avec des personnalités emblématiques, comme le Dalaï-Lama et Monseigneur Tutu, elle garde le souvenir immuable et profond d'enseignements pleins d'amour, de générosité et d'humanité.

Ces richesses, elle n'hésite pas à les partager avec d'autres, par de petites attentions, des marques d'affection, toujours dans le but de faire évoluer le discours de ses interlocuteurs.

Vous l'aurez remarqué, Son Excellence Madame l'Ambassadeur a connu une vie professionnelle intense. Passionnée par les animaux, la culture et les voyages, elle se consacre pleinement à l'art, comme le fit sa mère, la célèbre peintre surréaliste Marie Noppen de Matteis, qui lui a tout appris en la matière.

Il faut dire que Cristina Funes-Noppen est née avec un pinceau dans les mains. Dès son plus jeune âge, l'élève dessinait sous le regard bienveillant du maître.

Femme d'action, de convictions, d'émotions et de tempérament, l'artiste excelle dans tout ce qu'elle entreprend.

Cristina Funes-Noppen est dynamique, ouverte d'esprit et toujours tournée vers les autres. En cela, elle fait sienne cette citation du religieux et compositeur espagnol, Padre Antonio Soler : **« L'écrivain est celui qui cherche autant en lui qu'en les autres. »**

C'est sans doute l'une des raisons qui a persuadé Cristina Funes-Noppen de s'adonner à une autre forme d'art : ***l'écriture***. Elle y réussit avec audace, brio et non sans une certaine aisance à emmener son public au-delà du texte, des phrases et des mots... jusque dans son imaginaire le plus secret.

Mais l'auteure n'en est assurément pas à son coup d'essai. Inspirée par son vécu professionnel qui alimente toujours avec grand intérêt le récit, elle publie, en deux tomes, « *Des hommes, des femmes et des bêtes, tranches de vie d'une diplomate atypique* », ainsi que « *Amours interdits du temps passé* », « *Bien vivre remèdes naturels, astuces et recettes du monde entier* » et « *Un théâtre d'ombres et autres nouvelles* ».

Selon Colette, « ***Il faut, avec les mots de tout le monde, écrire comme personne*** ».

Le livre que vous tenez entre les mains répond certainement à ce principe simple mais efficace, également empreint de son histoire personnelle. Chaque terme y est pesé, réfléchi, soigné, afin de ne choquer personne et d'être compris du plus grand nombre.

L'écrivain, journaliste et cinéaste français, Christophe Donner disait : « ***Il y a deux sortes d'écrivains, celui qui raconte ce qu'il***

a vécu et celui qui raconte ce qu'il n'a pas vécu ». Je classe volontiers Cristina Funes-Noppen dans la première catégorie tellement, j'en suis persuadé, sa carrière a eu sur elle et sur sa vie toute entière un impact phénoménal. D'ailleurs, elle y fait souvent référence !

C'est le cas également dans ce livre, que Cristina Funes-Noppen qualifie de premier roman.

Invitation au voyage, dans des contrées lointaines d'une grande richesse, ou la passion l'emporte souvent sur la raison, ce livre raconte la vie débridée et peu reluisante d'un personnage principal très libertin.

Loin, très loin des valeurs de bon sens, honnêteté, probité et respect d'autrui qui forment son ADN, Cristina Funes-Noppen semble vouloir, par ce roman, interpeller l'inconscient collectif.

À la manière d'un artiste, elle y dépeint les contours d'une société déclinante, hésitante, oubliant au passage, dans la plus totale confusion, les codes intangibles, apparemment ébranlables, censés régir notre connaissance du bien et du mal.

Formidable guide de voyage, ce roman nous dévoile aussi des lieux parfois méconnus, une porte ouverte dans laquelle on s'engouffre volontiers, afin d'échapper un instant à l'histoire et s'ouvrir à d'autres cultures, d'autres coutumes, instants magiques de dépaysement, un peu hors du temps.

Je vous souhaite une agréable lecture et qui sait, peut-être, y trouverez-vous des idées de vacances futures.

Yves de JONGHE d'ARDOYE,
Député-Bourgmestre honoraire d'Ixelles,
Échevin de la Culture.

22 novembre 2018

HÉLÈNE, SON T-SHIRT VERT POMME

La guerre ne perturba pas particulièrement les années initiales de la vie de Jean-Benoît. Il était né en janvier 1942 dans la maison de ses parents, rue Vanneau à Paris dans le 7^e arrondissement. À sa naissance dans ce bel hôtel de maître il se trouva affublé d'un demi-frère : André qui avait vu le jour à Bruges en mars 1939. Ce dernier n'avait pas connu son père, un pharmacien mort d'un cancer foudroyant deux mois avant sa naissance.

Sa mère francophone des Flandres, fille d'industriels dans le malte, s'était remariée. Son deuxième mari était un architecte français de renom.

C'est ainsi qu'André débarqua à Paris à un bien jeune âge, sans vraiment comprendre ce qui lui arrivait.

Les premières années de cohabitation fraternelle se déroulèrent normalement, mais assez rapidement André devint jaloux de Jean-Benoît. Il avait l'impression que sa mère préférait son cadet et que son beau-père le considérait plus ou moins comme une pièce rattachée.

Leur jeune enfance fut endeuillée par le décès des grands-parents paternels, mais Jean-Benoît était trop jeune pour comprendre ce qu'était la mort et, quant à André, ce n'était pas vraiment ses grands-parents et leur disparition le laissa assez indifférent.

Plus le temps passa, plus les relations entre demi-frères devinrent tendues :

« Cessez de vous bagarrer tous les deux ! Vous êtes fatigants à la fin ! Toi, Jean-Benoît, fais un effort, montre-toi plus conciliant avec ton grand frère » lui disait régulièrement sa mère.

Jean-Benoît aimait beaucoup sa mère, il voyait que ses disputes sans fin avec André, lui faisaient de la peine. Il fit donc de gros efforts pour essayer de s'entendre avec André. Ce qui ne s'avéra vraiment pas évident !

André et Jean-Benoît étaient fort différents.

L'aîné, de taille moyenne avait des cheveux blonds un peu trop fins, un front assez bas, un nez légèrement aquilin, un menton carré, des petits yeux bruns perçants, des épaules étroites, mais de belles mains puissantes, assez en contradiction avec le restant de son physique. Pour essayer de le décrire on pourrait dire qu'il n'était en fait, ni beau ni laid. Quant à son caractère, il était renfrogné, colérique et se plaignait de tout.

André n'avait aucune envie d'étudier et n'obtint pas son bac.

Grâce aux relations de son beau-père, il réussit à s'inscrire aux Beaux-Arts à Paris où il étudia la sculpture. Ces mains puissantes lui furent donc utiles.

Après deux ans à l'académie, il quitta la France pour s'installer à Bruxelles où il vivait grâce à l'argent que lui envoyait régulièrement sa mère. Il buvait énormément et n'avait pas beaucoup de succès ni avec ses œuvres, qui pourtant n'étaient pas mal, ni avec les femmes.

Jean-Benoît, câlin, affectueux, amusant et vif, dépassait son demi-frère de dix centimètres. Il avait une chevelure brune abondante et drue, des yeux bleus très clairs, un beau visage oblong, un nez droit, un large front et une allure athlétique. C'était franchement un beau garçon et pour ne rien gâcher, un élève fort doué. Il avait donc tout pour déplaire à André.

Son père destinait Jean-Benoît à l'architecture, mais là n'était pas sa vocation. Il était passionné par la médecine : la neurochirurgie en particulier. Son père eut beau lui rappeler les traditions familiales remontant à son arrière-grand-père, mais rien n'y fit et à son corps défendant il dut laisser Jean-Benoît s'inscrire à la faculté de médecine de Louvain. Son fils était d'avis que les études de médecine dans cette université étaient d'un fort bon niveau.

Louvain présentait également pour Jean-Benoît, le grand avantage de le rapprocher de ses grands-parents maternels et de ses deux tantes célibataires qui vivaient à Bruges et auxquels il portait beaucoup d'affection.

Bien que ne vivant plus sous le même toit, les deux demi-frères rejoignaient en été leurs parents dans la belle villa que ces derniers avaient achetée à Ischia, après avoir vendu leur grande et ancienne maison à Cascais au Portugal.

Jean-Benoît s'était fait beaucoup d'amis à Ischia et cumulait les conquêtes féminines. Il essayait d'entraîner André dans ses sorties et à l'intégrer dans sa bande de copains. Ce dernier, profondément jaloux de son demi-frère, préférait sortir tout seul et de son côté.

Du reste, André mit assez rapidement fin à cette tradition familiale de passer ses vacances à Ischia :

« Tu comprendras, maman, que je n'ai plus envie de venir à Ischia. Je n'ai pas d'atelier dans ta villa et je n'ai pas envie d'interrompre mon travail, mais je viendrai assez régulièrement passer des fins de semaines à Paris pour te voir. C'est promis. »

Dans sa naïveté, toujours par devoir, et malgré leurs nombreuses bagarres, Jean-Benoît se voulait proche d'André qui traversait, d'avis général, un passage à vide dans sa vie, déçu de ne pas avoir encore percé sur le marché de l'art. Jean-Benoît faisait donc de gros efforts, surtout pour faire plaisir à sa mère, pour garder le contact avec son demi-frère.

À Louvain il fit évidemment des études brillantes et cumula là aussi les conquêtes féminines. Peu psychologue, il les présentait

régulièrement à André à qui il rendait visite de temps en temps à Bruxelles. Presque à chaque visite, il lui achetait, pour bien faire et pour le consoler de son manque de succès, une de ses œuvres. Il essayait de le convaincre d'arrêter la boisson. André lorsqu'il n'était pas en pleine « création », passait la plupart de son temps dans des cafés des Marolles, quartier populaire de la capitale belge, attablé des heures durant, avec des copains pas particulièrement fréquentables qui buvaient tout autant que lui.

Les études de Jean-Benoît entre médecine et spécialisation furent fort longues. Finalement fin 1972 après de nombreux stages et une formation de base à plein-temps d'une durée de deux ans, indispensable pour obtenir sa maîtrise en neurochirurgie, il termina sa spécialisation.

Diplôme en mains, il hésita entre rester en tant que neurochirurgien à l'hôpital Saint Luc de Bruxelles ou revenir à Paris où ses parents le réclamaient à grands cris et où son père, toujours grâce à ses contacts, lui avait déjà assuré une place à l'hôpital américain.

À Bruges il avait rencontré chez ses tantes : Myriam, la fille d'une de leurs amies. Myriam avait son âge, grande, frêle, aux cheveux longs et blonds. Son visage et ses yeux bleus exprimaient beaucoup de douceur mais aussi une assez grande timidité. Ce n'était pas une femme qui en imposait par sa présence, elle était d'une beauté discrète. Myriam était médecin anesthésiste. Elle devint rapidement sa petite amie attirée.

Jean-Benoît continua néanmoins ses conquêtes à un rythme soutenu, mais pour Myriam ses sentiments étaient plus profonds. Il avait présenté Myriam à André, ce dernier, dont la jalousie ne faisait que croître avec le temps, la descendit en flèche. Pour lui, elle n'avait que défauts, comme du reste toutes les autres filles que Jean-Benoît lui avait présentées.

Les conditions que l'hôpital américain avait offertes à Jean-Benoît, lui parurent plus avantageuses que celles de Saint Luc. Il

décida donc de rentrer à Paris et après quelques formalités commença à y exercer vers la mi-73.

Une fois par mois il rendait visite à Myriam et à son tour Myriam venait elle aussi une fois par mois le voir à Paris. Ces rencontres régulières n'empêchaient pas Jean-Benoît de sortir avec d'autres femmes.

Il rencontra chez un confrère à Paris, Michèle qui lui plut énormément, elle avait le don de titiller ses sens.

Michèle était tout à l'opposé de Myriam : de taille moyenne, pétillante, elle avait du charisme. Elle aussi était une fort belle femme, arborant une incroyable crinière de cheveux bruns, toujours décoiffée. Ses yeux verts étaient rieurs. Elle avait un tout petit nez retroussé et impertinent, un sourire enjôleur et une sensualité lascive.

Michèle était journaliste spécialiste en questions de politique internationale et travaillait au « Monde ».

Jean-Benoît ne perdit pas de temps, se lança à sa conquête et finit par la séduire. Sa nouvelle « deuxième » amie attirée générerait en lui les mêmes élans amoureux et de tendresse que Myriam. Il ne voyait pas la nécessité de choisir, il les aimait toutes les deux, en fait elles se complétaient !

Fort heureusement elles ne vivaient pas dans la même ville : une à Bruges, l'autre à Paris, elles ne risquaient pas de se rencontrer.

Jean-Benoît, certes avait beaucoup de qualités, mais était malheureusement pour lui et pour son entourage, un parfait affabulateur, dissimulateur, manipulateur et maître en subterfuges, le tout sans se sentir en rien coupable. Il ressentait même dans l'imbricatio de ses émotions, une sincérité et une logique certaines !

Il fit croire à ses deux amies qu'il les aimait de tout son cœur, le pire c'est qu'il le croyait aussi, et qu'elles étaient les seules et uniques dans sa vie sentimentale... ce qui n'était pas totalement exact !

Il se rendit à Bruxelles avec sa nouvelle amie, évidemment sans avertir Myriam, pour la présenter à André. Inutile de préciser, que Michèle non plus, ne trouva grâce aux yeux de son demi-frère.

En été 1974, Jean-Benoît bénéficia depuis qu'il avait commencé à travailler à l'hôpital américain, de ses premiers congés et décida de les passer en Sardaigne.

Ne voulant choisir entre Myriam et Michèle, il partit pour la Sardaigne avec Myriam, mais lui précisa :

« Je vais devoir rejoindre mes parents à Ischia, tu devras rentrer seule en Belgique »

Puis annonça à Michèle :

« Je dois participer, juste avant notre séjour en Sardaigne, à un séminaire qui se tient à Cagliari, ce qui malheureusement nous empêchera de partir ensemble de Paris, mais tu viendras me rejoindre dans mon petit hôtel à La Madallena, et je viendrai t'attendre à l'aéroport d'Olbia samedi 10 juillet. Je me suis renseigné ton vol de Paris arrivera à 15 h 15. C'est parfait ainsi, ne trouves-tu pas? »...

Un peu compliqué certes, mais faisable et crédible, pensa Jean-Benoît.

Sûr de son « coup », Jean-Benoît ne prit pas la précaution de réserver un autre hôtel et d'aller loger ailleurs lors du changement de partenaire !

Le hasard faisant parfois mal les choses, une vieille dame qui passait ses vacances dans ce même hôtel, remarqua que la jolie blonde qui accompagnait ce fort beau jeune-homme, était devenue tout à coup brune. Elle lui fit la remarque, la félicitant de ce changement de couleur de cheveux :

« Vous êtes encore plus jolie ainsi » lui dit-elle.

Dès que cette vieille dame tourna le dos, Jean-Benoît s'esclaffa :

« Cette vieille dame est bien sympathique, mais elle raconte n'importe quoi ! De toute évidence elle n'a plus toute sa tête ! » Et avec cette mise au point, il crût l'incident clos.

C'était mal connaître Michèle. En bonne journaliste elle mena sa petite enquête, sans laisser paraître quoi que ce soit à son ami. Elle se rendit à la réception et s'adressa au jeune homme debout derrière son banc :

« Ma cousine est partie il y a quelques jours et elle logeait dans la même chambre que moi, la 21. Elle vient de me téléphoner car elle ne trouve plus ses lunettes solaires et pense les avoir oubliées dans la chambre. Auriez-vous l'amabilité de demander à la gouvernante si par hasard une femme de chambre aurait trouvé ces lunettes ? »

« Certainement signorina », répondit le réceptionniste et il appela immédiatement en sa présence la gouvernante :

« La signorina, quella alta, bionda della 21 che è partita giovedì scorso ha telefonato a sua cugina, pensa aver dimenticato i suoi occhiali neri nella camera. Li avete trovati per caso ? »

L'italien de Michèle était assez rudimentaire mais suffisant pour comprendre qu'une autre femme « blonde » qui était partie jeudi avait logé dans la même chambre que Jean-Benoît.

« Non les lunettes n'ont pas été trouvées, désolée pour votre cousine, signorina ».

Pas de lunettes évidemment, mais une certitude : Jean-Benoît la trompait.

Michèle ne pipa mot, mais le lendemain prétextant des achats qu'elle voulait faire dans le centre de La Maddallena, indiqua à son ami infidèle qu'elle le rejoindrait à la plage dans une ou deux heures.

À peine il sortit de la chambre, elle fit ses valises, se rendit dans une agence de voyage et acheta le premier billet d'avion disponible, ce qui lui permit de quitter l'hôtel et la Sardaigne quasi sur le champ.

Pendant ce temps Jean-Benoît à la plage se demandait si Michèle était en train de dévaliser plusieurs magasins ! À deux heures de l'après-midi il en eut assez de l'attendre et rentra à